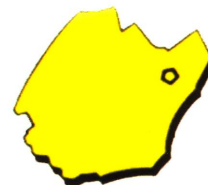


HISTO-MONS

La lettre de l'Association Historique de Mons-en-Barœul



Correspondance : 3 rue Paul Claudel 59370 Mons-en-Barœul - ☎ : 03 20 56 32 01

ÉDITORIAL

N°3 – JANVIER 2003

Cette année 2003 apporte du neuf à l'Association Historique de Mons-en-Barœul. Vous pouvez découvrir le nouveau logo de votre association. Il confirme l'ancrage historique en reprenant les couleurs sable et noir du blason de la ville, tout en lui ajoutant une touche de modernité. Ce logo affirme la volonté de ne pas être une structure tournée uniquement vers le passé, mais au contraire de montrer l'importance des racines pour notre avenir. Les contours de la ville ne sont nullement un champ clos et si nous n'oublions pas l'origine du village devenu ville, c'est pour mieux appréhender les limites d'un monde où les frontières ne cessent d'éclater. Le Fort symbolisé n'est pas un camp de retranchement, mais bien un symbole fort d'ouverture, puisque lieu d'échanges culturels. Ce sera d'ailleurs un centre d'intérêt pour Lille 2004, mais nous aurons le temps d'en reparler. Cette ouverture vers l'extérieur devrait également se concrétiser par la création d'un site Internet actuellement en gestation.

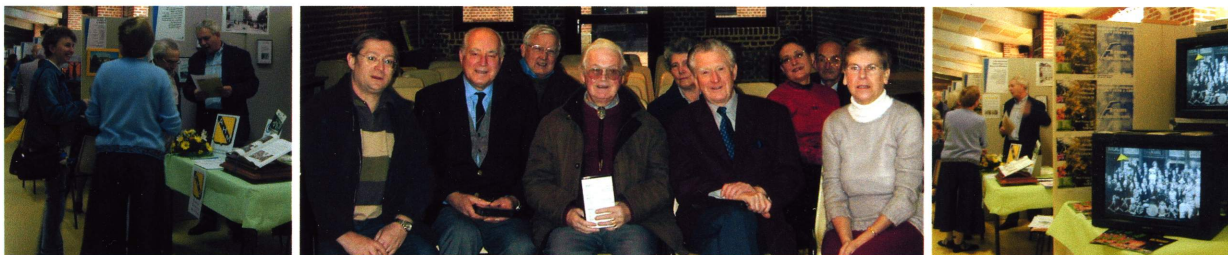
Le nouveau logo accompagne un nouveau titre : « *Histo-Mons* ». C'est une idée de Jean-Pierre Daerden qui avait également établi les premières esquisses du futur logo, qu'a finalisé Alain Moret.

Une équipe renouvelée a été mise en place le 17 octobre 2002 à la suite de la dernière assemblée générale. Le président Jacques Desbarbieux est épaulé de deux vice-présidents : Annie Beaurenaud et Xavier Lavallart. Le trésorier Jacques Valenduc a désormais comme trésorier adjoint Alain Moret. La secrétaire Jeanne-Marie Caudron est aidée de Jean-Pierre Daerden au poste de secrétaire adjoint. André Caudron reste président d'honneur. Les autres membres du Conseil d'Administration sont Francis Bossut, Gilbert Malaria, Bernard Résibois et Yvon Spriet.

En fin d'année 2002 Jeanne-Marie et André Caudron tenaient le stand de l'Association lors du Forum des Associations au Fort de Mons, le dimanche 6 octobre. Sur le stand, on pouvait participer à un jeu-concours : « Connaissez-vous votre ville ? ». Les réponses se trouvaient soit dans le livre « Du village à la ville » qui était exposé et dont la réimpression est régulièrement demandée, soit dans la vidéo « Témoignages d'âges témoins » réalisée à partir des premiers entretiens et qui a été projetée à cette occasion. Cette vidéo a été remise aux trois gagnants le samedi 14 décembre lors d'une sympathique réunion.

Que 2003 soit une excellente année pour vous tous et riche d'espoir pour l'Association Historique de Mons-en-Barœul.

Jacques Desbarbieux, président.



Tenu par Jeanne-Marie et André Caudron, le stand de l'Association Historique au Fort de Mons, le dimanche 6 octobre 2002, attira de nombreux curieux. Parmi ceux-ci Jacques Cauwel, René Wibaut et Désiré Dupuis, les trois lauréats du jeu-concours (de gauche à droite sur la photo du milieu) encadrés par Annie Beaurenaud (nouvelle vice-présidente) et Jacques Desbarbieux (président).

Denise, fille de résistant

« On était heureux », répète Denise Polez-Poissonnier, née le 21 mars 1923 à Mons-en-Barœul, en évoquant son enfance encore très marquée par les activités campagnardes. Mons était alors une petite ville d'environ cinq mille habitants avec ses maraîchers et ses fermes.

À l'époque des moissons, Denise allait glaner les épis de blé, et s'ils étaient mal rangés dans son panier, sa mère la renvoyait : il fallait tasser pour en récolter le maximum. Le grain était ensuite séché, puis donné aux poules.

Elle devait aussi aller chercher le lait battu, deux fois par semaine, à la ferme Barbry. Mais au retour la petite gourmande s'asseyait parfois sur la marche de la chapelle Sainte Thérèse pour déguster les morceaux de beurre surnageant à la surface du pot. Le jour où sa mère découvrit le pot... aux roses, ce fut l'occasion d'une belle attrapade dont elle se souvient encore avec amusement.

À Noël, on faisait la fête avec trois litres de lait et une coquille de deux kilos. Il ne fallait pas rater le début de la messe de minuit. Celle-ci commençait toujours par le chant du « Minuit, chrétiens ». Le père de Denise, Henri, avait lui-même une belle voix. Il avait été chantre à l'église avant son mariage.

Les années de guerre

En 1939, la famille Poissonnier habitait au 329 rue Daubresse-Mauviez (aujourd'hui rue du Général de Gaulle). Denise a vu partir les chevaux de la brasserie voisine. Ils étaient bien une cinquantaine, menés par les livreurs avec leur grand tablier de cuir. Ils avaient été réquisitionnés pour les besoins de l'armée. Tous les Monsois qui n'étaient pas « sous les drapeaux » étaient à leur porte pour regarder le triste défilé. La mobilisation commençait et ouvrait une période de cinq années douloureuses.

L'année suivante, Henri Poissonnier, alors âgé de quarante ans, refusa d'accepter la défaite et de s'en tenir là : il ne voulait pas, dit-il, « devenir boche ». Nous avons relaté son parcours de résistant, mort en camp de concentration, dans « Mons-en-Barœul, du village à la ville ». Nous nous en tiendrons ici aux souvenirs complémentaires évoqués par sa fille Denise.

De l'activité clandestine de son père, elle sait peu de choses car il n'en parlait pas à ses filles. Elle se souvient du portrait du Général de Gaulle qu'il avait rapporté et qu'on avait caché dans la barre creuse de la cuisinière pour le sortir au jour tant espéré de la libération. Elle parle de sa mère qui s'étonnait et s'inquiétait de voir son mari changer trop souvent de tramway lorsqu'il se rendait à l'imprimerie Léonard-Danel où il était photographe, devant le square du « P'tit Quinquin », rue Nationale à Lille.



Denise Polez, visage grave, évoque le souvenir de son père.

Un tableau représentant une jolie rose gravée par son père, son dernier cadeau à Denise, trône sur le mur de la salle à manger. Elle revoit encore celui qui, elle en est sûre, a dénoncé Henri, sortir de sa poche et déposer sur la table des faux papiers compromettants, malgré les injonctions de prudence de Mme Poissonnier. Très peu de temps après, Henri était arrêté par les occupants.

L'arrestation du père

« Faites-y attention, elle a peur ! » Ce sont les dernières paroles que Denise a entendues de son père, dites à son oncle qui était salarié dans la même entreprise, ce 19 juin 1944, jour de l'arrestation chez Léonard-Danel, vers 11 heures. C'était le premier jour où elle travaillait elle-même à l'imprimerie, avec lui. À l'heure du repas de midi, comme elle s'étonnait de ne pas le voir, on lui répondit : « Ton père n'est pas là, il a été emmené par les Allemands. »

Des tortures, du procès et de la mort en déportation d'Henri Poissonnier, nous avons déjà parlé. La famille de Denise a reçu quelques informations par recoupements, mais plus tard...



Elle a appris que, le jour même de l'arrestation du photogreveur, un prisonnier évadé, muni de faux papiers et travaillant aussi chez Danel, avait pu prendre le large avant l'arrivée des Allemands.

Elle a vu, lors du procès, l'individu qui suivait le résistant monsois depuis quelque temps dans le tram pour le surveiller. De là, la certitude qu'un des membres du réseau, très proche d'Henri, avait parlé...

Ci-dessus, tenue par Denise Polez, la plaque de bronze qui figurait autrefois sur la façade du 329, rue du Général de Gaulle, et qui a été sauvée de la destruction.

Ci-contre la tête de « La Voix du Nord » clandestine, adoptée en janvier 1943 et gravée par Henri Poissonnier d'après un dessin du journaliste Jean Piat, est reproduite ici sur des carreaux de céramique.



La police allemande a perquisitionné au 329 rue Daubresse-Mauvriez, mais elle n'a jamais trouvé les preuves de la fabrication de faux papiers par Henri Poissonnier. Sa femme avait caché les outils accusateurs dans une boîte à biscuits qu'elle avait ensuite enterrée sous le poulailler.

Après la guerre, la commune a fait apposer une plaque commémorative sur le mur de la maison. Lors de la démolition de celle-ci pour l'extension de la brasserie, en 1996, Denise a pu récupérer, fort heureusement, la lourde plaque de bronze. Elle la conserve précieusement ainsi que la reproduction du dessin, gravé par son père, de la tête de « La Voix du Nord » clandestine, le célèbre journal de la Résistance.

TEXTE DE JEANNE-MARIE CAUDRON A PARTIR DE L'ENTRETIEN AVEC DENISE POLEZ
ANIMÉ PAR ANDRÉ CAUDRON, JEAN-PIERRE DAERDEN ET JACQUES DESBARBIEUX
PHOTOGRAPHIES DE JACQUES DESBARBIEUX
ASSOCIATION HISTORIQUE DE MONS-EN-BARCEUL – JANVIER 2003

RÉPONSE A TOUS - RÉPONSE A TOUS - RÉPONSE A TOUS

Le bombardement du 28 mai 1940

Yves Vansoeterstede, de Quimper, donne d'intéressantes précisions sur la « guerre-éclair » de 1940 à Mons : « J'ai habité au n° 30 de la rue Pasteur de 1930 à 1954, avec une interruption de 1944 à 1949 ... C'est avec un plaisir immense que j'ai lu (votre) livre... Outre les compliments que je vous adresse pour ce travail « de mémoire », comme on dit aujourd'hui, je désire apporter un témoignage quant aux événements du mardi 28 mai 1940 (et non du 26 comme mentionné). « J'avais 16 ans à l'époque, et ce jour-là, à 8 h du matin, je me trouvais à l'angle des rues Pasteur et Daubresse-Mauviez* en compagnie d'une dame que je connaissais sous le nom de « Mademoiselle Élise ». Je n'en sais pas plus à son sujet, mais elle habitait l'une des maisons proches du carrefour. L'épicerie du coin était devenue un magasin des Nouvelles Épiceries du Nord - N.E.N. « Nous étions seuls, quand des avions Stukas sont apparus dans l'axe de la rue de la Pépinière et, toutes sirènes hurlantes, ont piqué. Mlle Élise m'a proposé de me mettre à l'abri chez elle, mais j'ai préféré rejoindre mon domicile où m'attendait mon père. J'y arrivais quand les bombes sont tombées, provoquant une fumée noire jusque chez nous. Bien m'en a pris car le coin de la rue a été pulvérisé et Mlle Élise y a laissé sa vie. « Les Stukas, une dizaine en tout, autant qu'il m'en souviene, s'étaient divisés en deux groupes, l'un ayant pour objectif l'angle de la rue Pasteur, et l'autre celui de la rue Franklin. L'un de mes camarades, André Thieffry, habitait au 44 de cette rue, et un morceau de rail de tramway et son socle de béton avaient été projetés dans son jardin. « Tout ceci pour dire que ces événements se sont produits le 28 mai, et non le 26, et que ce fut par bombardement aérien, et non par tir d'artillerie ».

Jacques Cauwel, autre adhérent, précise que ce bombardement « a rasé deux maisons rue Pasteur » (trois selon une autre source) : « le commerce à l'angle de la rue et la maison particulière contiguë, appartenant à M. et Mme Berest (propriétaires mais non occupants). »



Les plus gros dégâts ont eu lieu rue Daubresse-Mauviez, à hauteur de la rue Franklin où le café d'angle, le « château » Courtecuisse qui l'avoisinait à gauche et la boulangerie en face ont été détruits, ainsi qu'une partie de l'ancienne poste. Il y aurait eu sept ou huit tués. Cinq figurent dans le registre des décès de 1940, tous décédés à 8 h 05, déclarés par le garde-champêtre Gustave Dhalluin et portant la mention « Mort pour la France » depuis 1946. Ces noms figurent sur le monument aux morts parmi les dix-sept « victimes civiles » monsoises de la guerre 1939-1945. Les voici : Marie Verhille-Sageart, 56 ans, tenancière du café, Félicité Caron-Delmer, 47 ans, domiciliée 6 pavillon Bel-Air, Jérôme Deswarte, 63 ans, journaliste, 9 rue du Châlet, Louise Lamour, 46 ans, et sa fille Raymonde, 10 ans, 5 rue Franklin. Pas de mention de « Mlle Élise » mais il arrivait que des corps restent ensevelis sous les décombres, les décès ne pouvant être enregistrés. Une attaque de Stukas, à la même époque, a détruit une maison dans la rue Jean Jaurès (à côté du commerce actuel de légumes), pour neutraliser une batterie de canons installée dans les jardins. D'autres bombes seraient alors tombées rue Mirabeau et au bout de l'avenue de la Sablière, détériorant une maison du pharmacien Paul Parsy.

* Aujourd'hui rue du Général de Gaulle.